

GERARD COHADIER

Un *Yalı* face au Bosphore

Copyright © 2019 Gérard Cohadier

Tous droits réservés.

Dépôt légal : novembre 2019

ISBN : 9781797081434

ISBN-13 :

À Georges

*À Vincent et Guillaume
avec mon affection*

Un *Yalı* face au Bosphore

— Sacha...

— Oui, répondit Alexandre.

— Une lettre de ta sœur.

— Nathalie ?

— Évidemment Nathalie... De qui d'autre ? Tu n'as qu'une sœur que je sache.

— Tu sais... Ça fait tellement longtemps que je ne l'ai pas vue.

— Quand même.

— Je ne me souviens pas qu'elle m'ait déjà écrit. La dernière fois que je l'ai vue c'était en coup de vent pour l'enterrement de mon père. Ça fera... neuf ans cette année. Elle n'est même pas venue à notre mariage, tu parles d'une sœur. Je me demande bien ce qu'elle me veut.

— Ouvre... tu verras bien.

Alexandre prit machinalement la lettre tout en pensant à son père qui lui manquait tellement. Il n'avait pas connu sa mère, morte en couche à sa naissance. Son père avait pris toute la place dans son cœur et, pourtant, il pensait souvent à elle. C'est elle qui avait choisi son prénom. « Si c'est une fille,

j'aimerais l'appeler Anna comme ma sœur, et si c'est un garçon, Alexandre comme mon grand-père » avait-elle dit. Son père avait respecté sa volonté et avait éclaté en sanglots à la mairie en déclarant le prénom. Plus tard, il avait souvent répété à son fils : « Tu sais, ta mère était très belle. C'était une femme délicate, douce et de grande culture. Elle aurait pu t'apprendre tant de choses ». Ce n'est qu'en grandissant qu'Alexandre comprit ce que son père avait dû endurer, le vide qui avait dû le ronger et l'excès d'amour qu'il en avait reçu comme exutoire.

Fille d'un colonel de la garde du Tsar Nicolas II, Tatiana Antonova était née à Istanbul après que ses parents aient émigré, laissant derrière eux le chaos et le pouvoir aux bolcheviks. En plus de sa langue maternelle, elle parlait le turc et le français. Elle avait réussi à convaincre le colonel de poursuivre des études de lettres à Paris. C'est là qu'elle avait connu François, le père d'Alexandre, juste après la deuxième guerre mondiale. Alexandre ne connaissait le visage de sa mère qu'au travers de rares photos de l'époque. Il aimait particulièrement celle du mariage devant la cathédrale Notre-Dame de Rouen. Sur une autre, un peu jaunie, sa mère serrait tendrement sa sœur contre sa poitrine et Nathalie entourait le cou de sa mère de ses petits bras. Comme elles semblaient unies, heureuses. Lui n'avait jamais pu ressentir l'amour de sa mère, se blottir dans ses bras, sentir son parfum, être sur la photo. Le décès de sa mère fut un choc pour toute la famille. Son grand-père, le colonel Antonov, fit une attaque et termina sa vie dans un fauteuil roulant, le

regard vide, comptant les jours. Sa grand-mère, Catherine, ne s'autorisa que de rares sorties pour aller rendre visite à sa deuxième fille et aller prier à l'église Saint Pantaléon, jusqu'à ce qu'elle n'eût plus la force de monter les six étages conduisant à la chapelle. Sa tante Anna, après avoir fait un séjour éclair en France pour les funérailles de sa sœur, ne donna plus signe de vie. Son père se renferma sur lui-même pendant les premières années, avant de se ressaisir et d'élever ses deux enfants du mieux qu'il pouvait. Mais c'est Nathalie qui fut la plus marquée. Atteinte d'une amyotrophie de la jambe droite due à la poliomyélite, elle était l'attention permanente de sa mère qui lui vouait un amour infini. Elle lui parlait de ses origines, de la Russie, de sa grand-mère, l'épouse du colonel, née à Nijni Novgorod, ville chargée d'Histoire d'où l'on peut voir se rejoindre l'Oka et la Volga du haut des murs du kremlin qui domine la plaine. Elle aimait lui raconter son enfance à Istanbul, les rues étroites et colorées où, en été, elle admirait les pastèques sur l'étal des bakkals, ces petites épiceries de quartier. On y croisait des serveurs de thé et des marchands ambulants qui vendaient des petits pains aux graines de sésame en forme de couronne, en criant d'une voix stridente « Simit, simit ! » Pour ses neuf ans, Nathalie parlait couramment le russe, le turc et le français, et elle semblait oublier son handicap, ce pas claudiquant dont se moquaient parfois des enfants plus stupides que méchants. Mais tout bascula au décès de sa mère. Elle passa d'un seul coup du désir d'avoir une petite sœur ou un petit frère au rejet total de ce dernier qu'elle jugea

responsable du drame. Elle ne voulait pas le voir, pas l'embrasser. Rapidement, elle eut le sentiment d'être délaissée par son père qui ne s'occupait que du bébé. Elle se persuada qu'il ne l'aimait plus et devint jalouse de son frère. Leur déménagement en région parisienne lui fit perdre ses copines, ses repères, et augmenta sa douleur. En grandissant, les rapports avec son père devinrent conflictuels. Elle déprima, se renferma sur elle-même et développa de la haine pour son frère. Elle prononçait son prénom du bout des lèvres et ne put jamais l'appeler affectueusement « Sacha ». Alexandre en souffrit toute son enfance. Privé de mère, il ne trouva pas dans sa sœur la moindre chaleur, le moindre réconfort.

— Alors ? demanda Marina.

Alexandre sursauta, perdu dans ses pensées. Il ouvrit l'enveloppe avec précaution. Nathalie s'exprimait dans un français parfait, bien qu'elle ne parlât plus cette langue depuis des années. Après quelques instants, il dit :

— Ma tante est gravement malade.

— Ah bon ? Celle d'Istanbul ?

Alexandre éclata de rire. Évidemment, je n'ai qu'une tante que je sache, dit-il en se moquant de sa femme qui lui avait fait la même remarque concernant sa sœur.

— C'est ça, fais le malin. Dis-moi plutôt ce qu'elle a.

— Elle est très affaiblie et son cœur est usé. Elle a eu deux malaises récemment et elle doit faire des examens à l'hôpital.

— Et alors ?

— Elle me demande de venir.

— Quoi ? Mais tu la connais à peine ! Tu ne l'as presque jamais vue !

— Oui, c'est bizarre, mais elle souhaite peut-être voir une dernière fois le fils de sa sœur. Après tout, depuis la mort de son mari, il ne lui reste que Nathalie et moi.

— Il lui reste surtout Nathalie, releva Marina d'un ton sarcastique.

— Oui, mais il n'empêche que je suis son neveu.

— Tu es peut-être son neveu, mais elle ne t'en a jamais montré le moindre signe. Puis, comme si elle faisait un compte d'épicerie, elle ajouta :

— Elle n'est pas venue à notre mariage ; elle n'a pas envoyé un mot pour le décès de ton père ; elle n'a pas répondu à notre faire-part pour la naissance de Paul.

— Oui, je sais.

— Il va avoir sept ans et elle ne l'a jamais vu. Et, comme ça, tout à coup, elle voudrait te voir ?

— Je ne sais pas, répondit Alexandre, légèrement agacé. Les personnes âgées sont parfois bizarres. Elle a peut-être du remords. Qui sait ?

Marina s'assit, pensive. Elle ne connaissait ni la tante Anna, ni Nathalie. Elle ne connaissait que des bribes d'histoires qu'Alexandre lui avait racontées : Qu'à la mort de sa grand-mère, il avait fait son premier voyage à Istanbul. Que sa sœur, qui allait fêter ses dix-sept ans, avait été éblouie par sa tante Anna en qui elle retrouvait la mère qu'elle avait perdue. Qu'elle s'était immédiatement sentie à l'aise dans cette grande maison en bois d'où l'on voyait les bateaux glisser sur le Bosphore. Que

l'oncle Yalçın, riche marchand de tapis, était un homme joyeux, parlant beaucoup, et que Nathalie buvait ses paroles. Qu'un soir, elle lui avait dit :

« C'est la première fois que je vois une maison en bois. Mais elle est très belle » s'était-elle empressée d'ajouter. « Cela s'appelle un *Yalı*, mon enfant » avait-il répondu. Il lui avait également raconté que les mois passant, Nathalie était devenue encore plus taciturne, plus irritable, et que son regard ne s'éclairait que lorsque l'on parlait d'Istanbul. Enfin, qu'elle s'était mise à échanger des lettres avec sa tante. Alexandre et son père ne surent jamais de quoi il avait été réellement question, les lettres étant écrites en russe mais, peu après ses 18 ans, Nathalie était partie vivre chez sa tante, laissant son père une nouvelle fois anéanti.

— Que comptes-tu faire ?

— Je ne sais pas. Même si je n'ai pas d'affection pour ma tante et pour ma sœur, c'est peut-être l'occasion de voir Istanbul, non ? J'étais trop jeune lorsque j'y suis allé à la mort de ma grand-mère et j'ai toujours voulu voir l'endroit où ma mère est née, les quartiers où elle a passé son enfance. Et puis Paul ne connaît pas sa tante.

— Oui, et bien ça, ce n'est pas si grave. Il s'en est bien passé jusqu'à maintenant. Puis, réalisant, parce que tu veux y aller avec Paul ?

— Oui ! Enfin, tous les trois voyons !

— Mais je travaille et Paul a de l'école !

— Moi aussi je travaille. Mais j'ai les vacances scolaires d'avril. C'est dans trois semaines, la tante va bien attendre jusque-là, j'espère. Paul sera aussi en vacances et tu peux bien poser quelques jours,

non ?

Marina hésita. Son cœur balançait entre le mépris pour ces deux femmes, qui avaient ignoré son mari et sa famille depuis des années, et la curiosité de les rencontrer. Elle allait répondre quand Paul entra en trombe dans la pièce.

— 'Pa, mon ballon est crevé !

— Encore ? C'est la deuxième fois en un mois.

— C'est pas ma faute.

— Bien sur que ce n'est pas de ta faute, répondit Alexandre d'un air bienveillant. Fais-voir.

Le ballon était un peu mou.

— Ce n'est rien, il est simplement dégonflé.

— T'as vu ton maillot ? s'irrita sa mère. Il est déchiré !

— Mais non !

— Mais si ! Regarde, lui montra-t-elle.

— Ah ! fit-il penaud.

— File dans ta chambre et va te changer. Après, tu te laves les mains, on passe à table.

Paul fila dans sa chambre sans se retourner et en bougonnant. Ce n'était pas un enfant difficile mais il avait horreur de se laver les mains. Comme tous les garçons de son âge, il aimait jouer au foot avec ses copains et il revenait toujours dans un état lamentable, crotté jusqu'aux oreilles, les genoux écorchés, quand ce n'était pas avec le maillot déchiré. Mais il ne se plaignait jamais. Il avait bon caractère et il souriait tout le temps. Ses boucles blondes et les fossettes qui creusaient ses joues rebondies lui donnaient un visage d'ange. Il avait de grands yeux bleus pétillants de malice et, lorsqu'il faisait une bêtise, il savait se faire pardonner d'un

regard en coin.

Il revint pour se mettre à table, tout fier de porter son tee-shirt fétiche, celui avec le numéro 33. Personne ne savait pourquoi, mais c'était comme ça, c'est celui qu'il préférait. Lavé et repassé des dizaines de fois, il était dans un triste état, mais sa mère n'avait pas le cœur à lui retirer. Il ne broncha pas pendant le repas, mangeant de bon appétit, comme toujours, ce qui faisait la fierté de sa mère.

A peine sorti de table Alexandre dit :

— Tu sais Paul, on va bientôt faire un voyage.

— Ah bon, où ça ?

— C'est une surprise... Tiens, j'ai regonflé ton ballon.

— Merci 'Pa.

Nathalie s'était assise sur le pont avant du ferry pour respirer l'air frais de cette fin de février et profiter du ballet des mouettes qui tournoyaient au-dessus des vagues. Elle observait, amusée, un petit cireur de chaussures affairé à son ouvrage. Assis sur une caisse minuscule d'où l'on pouvait apercevoir les différentes boîtes de cirage, il frottait de toutes ses forces. Il donna un léger coup de brosse sur le bout du soulier qu'il brillait et l'homme, machinalement, retira son pied droit du support et posa le gauche. Le rituel du changement de pied était immuable. Elle entendit « Saaleep ! Saaaleeeep ! ». Elle tourna la tête et vit le serveur qui s'approchait. Elle commanda d'un signe de main et se réjouit à l'avance de pouvoir se réchauf-

fer en buvant un bon Salep¹, chaud, doux et crémeux avec son léger voile de cannelle. Elle laissait dans son dos Büyükkada, la plus grande des îles aux princes, où sa tante avait une petite maison qui nécessitait quelques travaux de rénovation. Depuis le décès de son oncle Yalçın, elle s'occupait d'entretenir le patrimoine. Marchand de tapis renommé à Istanbul, son oncle avait amassé suffisamment d'argent pour assurer une rente très confortable à son épouse et acquérir des biens divers. Notamment le *yalı* situé sur la rive européenne du Bosphore, doté d'un jardin magnifique et d'une vue imprenable, mais aussi deux appartements dans le centre-ville, près de la rue piétonne d'Istiklal Caddesi, et cette petite maison située sur Büyükkada, en mer de Marmara.

La traversée touchait à sa fin et Nathalie pouvait déjà apercevoir les maisons qui s'accrochaient aux collines de la ville et distinguer la pointe de la tour de Galata qui dépassait des constructions alentour. Des petits bateaux de pêche croisaient les ferries qui assuraient la liaison entre la rive asiatique et la rive européenne d'Istanbul. Peu après, elle distingua les pêcheurs à la ligne qui, comme des moineaux sur un fil, s'agglutinaient à la rambarde du pont de Galata qui enjambe l'estuaire de la corne d'or. Encore quelques coups de sirène et le bateau s'aligna doucement le long du débarcadère en faisant résonner faiblement le clapotis des remous le long de la coque. Un matelot finissait à peine l'amarrage que les premiers passagers se précipitaient déjà sur

1 Boisson chaude préparée avec de la farine de bulbes séchés de certaines orchidées.

le quai. Nathalie descendait toujours la dernière pour attendre que le bateau soit bien stable et éviter la cohue. Et puis, elle n'était pas pressée. Qui l'attendait, sa tante ? Tante Anna n'avait jamais paru pressée même si, ces derniers temps, elle semblait s'irriter quelquefois quand ses médicaments n'arrivaient pas assez vite. Mais c'était auprès des infirmières qui se relayaient à la maison, pas après elle.

Nathalie ne s'était pas mariée. Était-ce dû à son handicap, à la peur des hommes ou au souvenir de la mort de sa mère ? Les premières années auprès de sa tante avaient été radieuses et bien remplies. Elle avait retrouvé les discussions impromptues sur la famille de sa mère et, surtout, découvert le quartier où celle-ci avait passé son enfance. Et puis elle avait eu tant de choses à voir. Elle avait d'abord visité les palais de Topkapı et de Dolmabahçe. Puis, la basilique Sainte-Sophie, la mosquée bleue, les citernes... Elle avait arpenté les allées du grand bazar et s'y était perdue de nombreuses fois. Mais ce qu'elle avait adoré et qui l'émerveillait encore, c'était le bazar égyptien, ce marché aux épices débordant de couleurs, de senteurs, et vibrant d'agitation.

Son oncle lui avait enseigné tous les secrets d'un tapis de qualité et elle aimait passer ses journées au magasin où elle l'admirait faisant l'article et l'aidait dans ses comptes. Elle aimait par-dessus tout le geste ample des vendeurs étalant les tapis comme on dévoile des œuvres d'art. Puis, à la mort de son oncle, sa tante lui avait confié la gestion des affaires. C'était une marque de grande confiance et

de non moins grande responsabilité. Mais tante Anna avait trouvé en Nathalie la fille qu'elle n'avait pas eue et n'aurait pu imaginer qu'il en soit autrement. En accord avec sa tante, elle avait vendu le magasin et, depuis, s'occupait de l'entretien des maisons et de la location des appartements en centre ville. Avec les années, la joie et l'excitation des premiers temps avaient laissé place à un bonheur simple et partagé. Et, si elle voyait souvent quelques amies rencontrées à son arrivée, elle passait le plus clair de son temps à la villa où elle avait trouvé un équilibre avec sa tante.

Elle traversa l'esplanade de la gare maritime d'Eminönü, héla un taxi, se contorsionna pour monter dedans et ordonna : Emirgan, lütfen ! ²

Nathalie descendit les quelques marches qui donnaient sur l'allée menant à la villa. Il était presque cinq heures de l'après-midi et le soleil déclinait déjà. En entrant, elle remarqua que les lampes du salon étaient allumées. Elle posa son manteau dans le petit vestibule situé à droite de la grande entrée, et pénétra dans la plus grande pièce de la maison. Sa tante était assise face à la grande baie vitrée qui donnait sur le Bosphore.

— C'est toi Natacha ?

— Oui tante, vous êtes seule ?

— Oui, Özge est dans la cuisine... en train de préparer mes médicaments, dit-elle essoufflée. Après une pause elle ajouta : Je me demande... ce qu'elle peut faire. Une quinte de toux l'interrompit. Elle se reprit et dit : Tu veux un thé ? Va lui dire.

2 Emirgan, s'il vous plaît !